

Etat. Civil: MARCELOT Robert, né le 5.3.1922 à VANNY (74) (1)
Profession: instituteur depuis le 1.10.1942. (nomination aux
Granges du Bozat)

Mais: stage Chantiers de la Jeunesse du 1.11.42 au 3.7.43 =
Groupe 43 à ARTEHARE, affecté comme éclaireur-skieur à la FERME GUICHARD
(CHAUTEVILLE). La loi sur le STO, début 1943, obligeait tous les jeunes nés en 22 (classe 42) à aller travailler en Allemagne et c'est par trains entiers que les jeunes des chantiers de jeunesse étaient conduits à ces travaux obligatoires, sauf... : malades, évasion, et même... "juste". Pour ma part: mon mariage le 26 déc 1942 à VONNAZ m'octroyait une permission de 3 jours par mois (aucune pour les célibataires) : ma femme, institutrice, était en poste à BLANAZ (Hammeau de G. Rambert).

Le printemps 43: en mai, je crois, une brennerie furonculale et je suis envoyé en traitement à l'hôpital militaire de BELLET (annexe de l'hôpital civil). C'est bonne occasion pour moi car ma sœur cadette est mariée à Belley avec un gendarme PAUL MANGAIN et loge dans une caserne désaffectée.

Le moment venu: le 3 juillet 43, je me signe un ordre de mission du Médecin-Chef et me rends à la gare de VIRIEU, en tenue "militaire" pour celle de G. RAMBERT. Deux gendarmes de VIRIEU sur la quai sont chargés d'arrêter les jeunes des chantiers qui s'évadent. L'un des deux est un ancien camarade de classe de Bellegarde (COLLAUD, mort depuis). Il me reconnaît, me lance un formidable clin d'œil complice et me fait signe de monter dans le train. Ma première épreuve de réfugié au STO et le "hors la loi" s'est donc très bien passée.

À Blanaz, j'ai attendu les vacances scolaires et peu après le 14 juillet 43, toujours en tenue et avec un nouvel ordre de mission du médecin-chef de Belley (j'en avais subtilisé un deuxième en blanc), j'inaugure et moi nous nous sommes embarqués pour la gare de Bellegarde. Géocarton supplémentaire: j'ai fait en vélo: SET SSEL-BELLEGARDE, car la gare de Bellegarde était contrôlée par la police allemande. (mon père était venu à ma rencontre pour me prévenir).

Mes parents habitaient COLLONGES-PONT-L'ECLUSE et mon père, par ses amis m'avait trouvé du travail. Mon patron: Louis CHAMBAS, de SERGY, coupait les sapins sous le MONTROND pour le compte des propriétaires de l'ALPAGE le CROZAT (le syndicat agricole de DARDAGNY: canton de GENÈVE) avec une fausse carte d'identité, je m'appelais MONNET Georges, je n'avais que 17 ans et pouvais circuler facilement. J'étais donc bûcheron, nourri et logé au chalet du CROZAT, commune de MIJOUX. Tout se passa bien jusqu'à l'automne où il a fallu quitter la montagne où je me sentais pourtant en sécurité.

À la rentrée scolaire d'octobre 1943, ma femme obtint le poste d'institutrice à CHALLEX. Le mari d'une collègue était garde forestier (Monsieur VILLE). Ce dernier m'embaucha, avec la complicité de son supérieur de GEX, bien que connaissant ma situation de réfractaire. Tout seul dans un petit bois entre challes et Gougey, je me perfectionnai dans l'art de couper le taillis de chênes à la hache et à la scie. Début janvier 44, l'inspecteur des Eaux et Forêts de Gex me fit obtenir ma carte d'identité officielle, une vraie carte, ainsi qu'une carte de travail, ce qui me permit d'obtenir les cartes de ravitaillement (avec suppléments pour travailleur de force) - Je venais de passer six mois sans tickets d'alimentation et on ne peut pas s'imaginer aujourd'hui tout ce que cela suppose de privations à l'époque ...

24 février 1944, naissance de notre premier enfant : Christiane.
Jacques 44, jour de son baptême : c'est l'état de siège dans le Pays de Gex.

Les exactions nazies se développent.

à challes, les Allemands arrêtent le Garde chanteur : Monsieur CHAPPAZ.

Ils veulent le faire parler.

Motif : son fils est au "maquis".

Une colonne de jeunes Allemands descend d'un camion et, au pas de

course, va tout faire sauter dans la maison de Madame CHAPPAZ.

Le commandant allemand menace le Maire de CHALLEX, Monsieur

BOUZOUX : « À la moindre nouvelle exaction, je ferai brûler tout le village ».

Le Maire de CHALLEX me fait connaître cette menace.

Le 12 avril au soir, ma femme accourt dans la bois : « Les Allemands te cherchent ! ».

En rentrant, je rencontre le secrétaire de mairie : « Les Allemands ne voulaient effectuer qu'un simple contrôle d'identité ! ».

Je me rends au poste de douanes allemand : "la BADIANE".

Dès lors, le planter me fourre, me prend ma carte d'identité et me fait

coucher sur son canapé - Je suis arrêté.

Le lendemain matin, 13 avril, le petit car arrive et m'emmène.

Il y a des jeunes antichiens qui l'occupent avec un seigneur allemand - Il fait beau - Dans la cour de l'école maternelle de Bellegarde où l'on

m'interroge, beaucoup de jeunes se font bronzer.

« Vous êtes né en 1922, donc vous devriez être en Allemagne - Pourquoi êtes-vous encore en France ?

- Mais parce que, au moment des départs, j'avais des jarretières : voyez-en les marques qui restent (et c'était encore visible) ...

... Nous savons que vous assistez à des réunions de résistance à Bellegarde.

Je sens renaître la fable du Léopard et de l'Aigneau.

- Nos amis vous surveillent. Nous savons tout ... etc ... etc ..

Retournant dans la classe d'à côté, nous vous reverrons tout à l'heure -

L'école maternelle de Bellegarde devant un camp de concentration. Écout le
soir, il arrive des convois et des arrêts.

(3)

Le soir du 13, vers 16 h, départ dans un cal, mitraillettes à l'avant et à
l'arrière. Arrêt à NANTUA, puis descente de CEUDON de nuit.

Arrivée à LYON vers minuit école de santé.

Le 14 est le matin, internement à la prison MONTLUC, confiscation de tout et
cellule 105 (1,80m x 2,20m). Nous y sommes cinq : un secrétaire de mairie de la DROME
à qui les boureaux avaient cassé deux côtes, un chauffeur de camion du Jura : MILÉSI je crois ;
un réfugié lorrain habitant Lyon, qui tenait un bar il me semble ; un truand Lyonnais dont on se
me disait comme de la peste et moi-même. Seule ouverture à environ 2,50m de haut -
un soupirail, que j'atteignais facilement, qui me permettait de voir au delà du mur d'enclos
mais gare aux coups de fusil des sentinelles qui tireraient sans sommation...

Beaucoup de puces dans les paillasses. Mes compagnons de cellule me consolent en
m'assurant qu'avant, ils étaient dévorés par les punaises. Une récente désinfection venait d'avoir
raison de ces hôtes indésirables... Justement, la prison est en train d'être repeinte. Nous
recevons chacun un seul papier hygiénique. Mes compagnons ont pu cacher à la fouille
des gardiens : un petit bout de mine de crayon. J'écris l'adresse de la tante de mon épouse
à LYON et « Robert en bonne santé » et j'ajoute « ne parler de cela à personne ».
Le peintre gratté la porte. Je plie le papier hygiénique et le glisse sous la porte de la cellule.
Je sens qu'il tire le papier. Ça y est. Une dame s'est présentée chez notre tante et sans se
faire connaître a remis le testo que je possède encore ... Merci à ce peintre courageux qui
est resté anonyme -

Le 23 avril 44, menottes aux mains deux par deux, de la gare de la PART-
IEU, je crois, nous sommes emmenés à COMPIÈGNE avec long arrêt à la gare de BELLEVILLE -
Transbordement par remorques jusqu'à COMPIÈGNE avec traversée de PARIS devant un
après-midi. COMPIÈGNE, camp de rassemblement pour envoyer en camps de concentration
après-midi. En ce camp, j'ai souvenir du vent froid d'ouest, de la soupe infectée
aux tranches de betteraves rouges, des puces toujours et des poux tout nouveaux.

Le 12 mai, au matin, en colonne, nous sommes deux mille Français à traverser
COMPIÈGNE, en direction de la gare. Les wagons de marchandises attendent : 8 chevaux 40
hommes. Un commando de gros bras SS, matraque en main, cogne sans interruption sur tout
ce qui est à portée et les déportés prennent d'assaut les wagons pour ainsi se
mettre à l'abri. On m'avait redonné ma montre et j'ai pu ainsi chronométrer -
Arrêt à REIMS, durée cinq heures au soleil. Un courageux chemineot a réussi à nous
faire passer un bâton d'arrosage dans le wagon. Quel délice ! Et combien sommes-nous dans
ce wagon ? Quand le silence s'obtient, on décide de se compter. Nous sommes trop serrés
pour compter nos déplacements. Chacun restera sur place et dira un nombre. Ainsi nous

arrivons à 130. Mais nous recommençons, car souvent le même nombre est annoncé (4) par plusieurs. Et nous trouvons cette fois 131. Mais c'est peut-être encore plus. Nous arrêtons. Nous étouffons et apprécions quand le train roule pour l'air qui passe par les deux soupiraux de chaque côté du wagon.

Nous attendons la nuit, car nous avons des barres de fer arrachées d'une baraque au camp de COMPIÈGNE. Nous pourrons ainsi arracher les barbelés barrant les soupiraux et sauter... Mais que se passe-t-il? Le train freine en pleine campagne, les coups de feu claquent, arrêt. Quatre évadés d'un autre wagon sont rassemblés et fusillés (sur 6 avons-nous appris à Buchenwald). Que sont devenus les deux autres? Mais le train est parti. Nous faisons passer nos barres de fer par les fentes du plancher, fini l'egoïsme d'évasion.

Après quatre heures de l'après-midi du 14 mai 44, soit 54 heures de wagon, nous arrivons à la gare spéciale du camp de Buchenwald.

- Zut fünft (par cinq)! Cela devient le commandement le plus courant. Nous sautons du wagon : l'air frais nous saoule, la soif nous étouffe, les cris, les coups nous assaillent.

Devant moi, un compagnon brun, de grande taille, maire d'une commune du Jura ne se range pas assez vite : un coup de fusil l'abat à bout portant. Son fils à côté se précipite sur le SS. Deuxième coup de fusil : deuxième mort. Les chiens sont là et chargent. Mon blouson de cuir (de l'uniforme des chantiers de la jeunesse) me sauve d'un coup de dent au bras --

Nous entrons au camp de Buchenwald. Nos camarades anciens du camp ont disposé des baquets d'eau de chaque côté de l'allée. Les premiers arrivés boivent de l'eau pure et se lavent dedans. Les derniers boivent de l'eau noire comme du mazout --

Nous logeons dans quatre tentes après avoir été dépouillés de tout : un pantalon, une veste, une chemise, un caleçon long, une paire de « claquettes » de bois, un calot, tout y est : tout ce que ce textile est rayé bleu et gris. Nous sommes tous des bagnards, notre vie est suspendue à un fil : il faudra lutter, pour soi, pour les autres, pour les plus faibles, contre les brutalités, la proximité le froid (il neige vers le 20 mai 44), la boue, le travail : on transporte des pierres à dos d'homme depuis la carrière voisine pour empêcher le camp spécial où nous nous trouvons. Nous longeons une caserne de SS dont certains sont Français et cruent : « Faire les tous crever ! ». Un mot de Cambonne unanime jaillit de 2000 poitrines en écho.

Le 5 juin après-midi, appel par numéro. Le mien : 51 860 est appelé (en allemand). Nous sommes 300 Français 300 Russes 300 (5) Allemands que quittons Dachauwald le 6 juin 1944 en direction d'ELLRICH à environ 80 km au nord, où nous arrivons après-midi sous une pluie battante. Nous savions déjà la grande nouvelle du jour. Tous trempés mais heureux nous logeons dans le théâtre de la petite ville et apprécions le grand luxe c'est à dire : une paillasse par déporté (Dans certains camps : 2 et d'autres 3 par paillasse !).

Vers le 20 juillet, j'ai été transféré dans un commando au Sud d'Ellrich à GÜNZERODE. Là jusqu'au 5 avril 1945, nous avons travaillé à la construction d'une nouvelle voie ferrée partant de NORDHAUSEN pour se diriger à l'ouest (j'ignore encore jusqu'où). Nous étions toujours dans ce petit commando 300 Français 300 Allemands 300 Russes auxquels sont venus s'ajouter fin janvier 45 : 300 Juifs d'Europe Centrale, réfugiés de l'évacuation du camp d'AVSWITZ (1 survivant sur 10). C'est à partir de février 45 que

le nombre des morts augmenta (dysenterie, typhus, famine, coups etc...). Je laisse les détails tous horribles de la vie dans le camp et au travail pour insister sur les conditions de la libération de ce commando de GÜNZERODE.

Premier avril 1945 : une heure de bombardement américain sur NORDHAUSEN vers 10 h du matin. Environ 30 bombardiers (à 8 km à vol d'oiseau depuis notre chantier). La petite ville brûle pendant 3 jours : on voit clair la nuit au camp. On reste sans travailler les 2, 3 et 4 avril. Est-ce la fin, la libération proche ? Les Américains prendront-ils le camp en tenaille et serons-nous libérés par reddition de nos gardiens ?

Le 5 avril au matin, ordre de rejoindre la gare d'ELLRICH à pied. Nous arrivons au dessus d'Ellrich qui est dans une vallée. Des sirènes hurlent. Nous sommes maintenus dans un sous-bois. L'alerte se termine. Nous montons dans les wagons : je choisis un wagon ouvert, sans toit, on ne sait jamais. De nouveau, nous sommes 130 par wagon mais avec cette fois de l'air pour respirer et même de l'eau à boire car il a plu un jour. Nous roulons en direction générale vers le nord. Souvent, nous traversons des gares au moment des alertes avec le hurlement des sirènes.

Invariablement, sitôt le village ou la ville traversés, le train s'arrête en rase campagne, nos gardiens à cent mètres de part et d'autre de la voie, comme si nous étions offerts en sacrifice aux aviateurs alliés. Puis, le train repart et nous somnolons.

Toujours, des cris dans le wagon : « je suis touché ». À un mètre de moi, un compagnon a reçu une balle de mitrailleuse à l'épaule. Qui a tiré ? Il y a deux avions de chasse à double fuselage : ils ont intercepté le train dans une vallée à découvert, tirant d'abord en long puis dans un ballet macabre en travers tirant au canon cette fois contre la locomotive qui, touchée, s'arrête - et les avions continuent à la mitrailleuse. Tous, gardiens et gardes ont sauté du train et s'éloignent de la voie pour chercher un abri. À 1500 m après plusieurs terrasses, c'est la forêt, donc la liberté. Sur les terrasses sont cultivées des fèves en train de lever. Je cours en courant, j'arrache et je mange la fève germée et je m'approche du haut de la vallée.

Mais les avions ont cessé le combat et maintenant ce sont les gardiens qui tirent sur le troupeau pour l'obliger à retourner au train. Je continue dans la direction initiale. Des balles suffisent : un camarade d'OLONNAX : GARIGLIO me prévient : « Attends, le sergent SS tire sur nous ! ». Je l'aperçois et je cours toujours mais cette fois en regardant vers l'arrière. Chaque fois qu'il pose genou à terre, je m'aplatis et la balle sifflle au-dessus. Quand il se relève, moi aussi. Et je le distancie : un fusil de guerre et des cartouches, c'est lourd à traîner. Victoire, j'arrive au bois à cinquante mètres. Hélas, ce bois est gardé par de vieux rappelés : le Volksturm qui me tirent des coups de revolver et m'obligent à redescendre au train, ce que font tous mes camarades sauf deux qui ont réussi ce jour : André LENORMAND et un Breton.

Nous remontons à coups de crose dans le train, et nous arrivons en gare d'OBISFELDE je crois - où nous stationnons jusqu'au 11 avril après-midi.

Nous restons tout le temps sans manger sauf une seule ration de pommes de terre cuites à l'eau vers le 9 avril. Nous pouvions cependant boire de l'eau qu'on demandait aux sentinelles et ramasser un ou deux pissenlits chaque fois qu'on obtenait l'autorisation de descendre du wagon pour aller au W.C.

Le 11 avril après-midi, la voie étant coupée au nord, la colonne part à pied en direction de l'est. Il faisait hélas beau et chaud et après avoir traversé des forêts de résineux où la soif nous tenaillait, le soir nous fûmes paqués (ma colonne seulement) dans un pré verdoyant entouré de barbelés. Couché à plat ventre, nous avons brûlé à même le sol de délicieux pissenlits, avant de s'allonger (chose refusée depuis le 5 avril) et de dormir profondément. Le 12 avril très tôt, vers 3 h du matin, il était encore nuit : « En rang, nez manger ! »

Et nous repartons : nous abandonnons au bord de la route dans le fossé le commandant de gendarmerie de CLERMONT-FERRAND = FONFREDE mourant. Je fais semblant de marcher tout en restant sur place et je m'aperçois que les SS ne sont plus là, il ne reste que les vieux gardiens, anciens de la guerre de 14. Le dernier gardien passe : personne n'a remarqué FONFREDE. Il est sauvé de la balle dans la nuque mais pas de la mort.

Aussitôt j'entraîne avec moi François FAVIN, ingénieur agronome et FRANCOIS, ouvrier mineur du NORD. A trois, nous nous cachons dans un immense silo à pommes de terre. Le jour se lève le 12 avril, nous sommes libres, mais encore sous la botte nazie.

Un ouvrier agriculteur polonais nous fournit des allumettes, une famille allemande nous ravitaillé : café chaud et tartines et dans la nuit du 12 au 13 avril 45 (pas un nuage), facile à marcher direction ouest avec main droite au nord, nous retraversons la forêt et nous cachons dans un bois de sapins près à recommencer la nuit suivante. On entend la mitraille de tous côtés et vers 16 h : une colonne de chars arrive et stationne à cent mètres de notre bois. L'étoile blanche et les soldats noirs nous garantissent le made in USA : le 13 avril vers 16 h, nous retrouvons la liberté.

Tous nous étions évadés le 12, à l'entrée de GARDELEGEN, où le reste de la colonne fut exterminé dans la funeste grange incendiée par les nazis le 13 avril 45 (mille cadavres calcinés et 3 survivants dont l'un est de SAINT-CLAUDE)